

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

REVUE LITTÉRAIRE, VENDREDI, 9 AVRIL 1847.

No 28.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE A L'UNIVERS.

Constantinople, 7 janvier 1847.

Préparatifs militaires de la Russie. — Ses vues sur le port de Batoum, dans la mer Noire. — Son action diplomatique dans la Valachie, la Moldavie, etc., etc. — Thème du panslavisme. — Etat de la Serbie. — Fête de saint André et de saint Nicolas. — Relations avec Rome.

Maintenant que la violence des traités à l'égard de Cracovie a changé, ou mieux, annihilé le droit européen et substitué à l'immuable principe de la justice l'abus de la force et l'astuce de l'hypocrisie, il est permis de se méfier de la politique du Nord, d'épier ses actes et de faire à l'Occident la confidence de nos soupçons et de nos craintes. C'est que l'Orient, d'ailleurs, nous semble devoir être le premier champ de bataille où se heurteront les deux forces opposées dont la lutte recommence. Il serait en effet plus commode et plus lucratif pour la Russie de jeter une armée sur le territoire ottoman que d'avancer jusqu'au Rhin en passant sur le corps de l'Allemagne.

Certains mouvements militaires, et d'autres manifestations que ne peuvent cacher longtemps les ombres du mystère, sont à nos yeux autant de préparatifs ou d'indications positives d'un plan qui n'est qu'ajourné. Une rupture ouverte entre les puissances de l'Occident serait le signal de l'attaque. Il n'est même pas nécessaire d'aller jusqu'à cette supposition : un accord trop manifeste qui ferait craindre le redressement des torts pourrait produire le même effet. Qu'on se tienne donc sur ses gardes, et que les escadres d'évolution se rapprochent des Dardanelles.

La Russie renforce sa flotte de la mer Noire. 5,000 matelots ont été appelés de Cronstadt à Sébastopol, comme mieux expérimentés et plus propres à un coup de main. Vingt vaisseaux et frégates sont prêts à mettre à la voile, sans compter les bateaux à vapeur achetés dernièrement en Angleterre, et qui sont le service de la correspondance entre Constantinople et Odessa. La flotte turque, il est vrai, ne le cède point en nombre ni pour la tenue des vaisseaux. Elle a l'avantage d'être commandée par Méhémet-Ali, jeune capitain-pacha, élevé à ce poste par la faveur, sans avoir passé par les grades inférieurs de la marine, mais suppléant à ce défaut par une capacité naturelle et par une fermeté d'âme qui lui ferait braver courageusement tous les périls. Dans une sage prévoyance, il tient ses équipages sur le pied de guerre ; plusieurs anciens vaisseaux sont réparés, et deux frégates à vapeur de la force de 450 chevaux sont en construction. Néanmoins, un utile conseil à donner serait d'engager la Porte à tenir bien armée cette force navale à l'entrée du Bosphore, du côté de la mer Noire, au lieu de la laisser avec trop de sécurité au fond de la Corne d'Or.

La prise de possession de la baie d'Asterabad, dans la mer Caspienne, d'après une déloyale interprétation du traité de Turkmen-tchaï, conclu avec la Perse, est un avertissement pour la Turquie. L'on sait, d'ailleurs, que les Russes, dont les croisières entretenues sur les côtes occidentales de la Circassie sont mal abritées dans les rades d'Anapa et de Redoute-Qualé, portent des regards jaloux sur Batoum, port le plus sûr de ces côtes et le point d'appui de la frontière ottomane. La Porte devrait bien la fortifier et y entretenir une division navale, d'autant plus que la Russie lui cherche de nouveau querelle sur la délimitation de cette même frontière, en réclamant le cours de la rivière que les Turcs appellent *Tchuruk-sou*. Or, cette dénomination, qui signifie *eau trouble*, exprime à merveille la nature de la réclamation, qui nous rappelle celle de la fable du Loup et de l'Agneau. Un seul agent anglais, plutôt occupé de son commerce que de politique, réside à Batoum. Néanmoins la diplomatie occidentale aurait intérêt à surveiller et à mieux connaître ces parages.

Dans les provinces danubiennes, nous retrouvons la même politique agissant sous d'autres formes qui ne trahissent pas moins son ambition envahissante. Le prince-gouverneur, Bibesco, en ouvrant la Chambre des Députés, élus, comme nous l'avons raconté dans une lettre précédente, sous le coup de l'influence russe, a glissé assez ingénument dans son discours le vœu que la Valachie et la Moldavie continuent de prospérer avec l'aide et le concours des deux cours protectrices. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons qu'une, celle de Constantinople, qui depuis trois siècles, jouit et use de son droit exclusif de suzeraineté, garanti par les traités les plus solennels ; mais il paraît

que le cabinet de Pétersbourg veut associer aujourd'hui le Czar au sultan, et qu'il considère les deux principautés comme inféodées à la Russie. C'est à l'opinion publique d'apprécier la valeur du procédé.

Au reste, cet acte répond aux paroles de ses agents, qui expliquent ainsi sur un ton officiel la pensée de l'Empereur. « Sachez, disait l'un d'eux, que l'annexion de Cracovie une fois reconnue et confirmée par l'Occident, notre maître occupera des principautés danubiennes. Telle sera la compensation de la perte momentanée de Cracovie, cédée à l'Autriche et à la Prusse, si mortellement ennemies des Polonais qu'elles veulent payer les rues de leurs têtes. Mais, nous le savons, les Polonais en tireront vengeance. » — Et comme l'interlocuteur demandait avec simplicité le moyen qu'emploierait la Pologne. — C'est en s'associant à nous, reprenait le susdit agent. Les Polonais ne sont-ils pas Slaves ? Or, il n'y a pas un Russe qui ne soit résolu actuellement à leur prêter appui.

De là nous pouvons conclure que la Russie met en avant de nouveau l'idée du panslavisme, et qu'elle a voulu compromettre l'Autriche et la Prusse par une concession perfide qui ne doit aboutir qu'à réveiller les antipathies des Slaves contre le germanisme. En vain l'Autriche, prévoyant déjà ce fatal résultat, cherche-t-elle à opposer le slavisme de la Bohême et de la Hongrie au slavisme russe ; une fermentation hostile éclate partout, là, dans la race slave, et ses sympathies pour la Russie sont manifestées hautement.

A ce sujet, citons encore les paroles de deux autres diplomates. Celui qui remplit ici l'office de chargé d'affaires de la Prusse revendiquait pour son prince royal l'honneur de l'annexion ; il le comparait même au prince Henri, frère du grand Frédéric, toutefois au désavantage de ce dernier, qui n'avait qu'entamé la proie, tandis que l'autre aurait le mérite de l'avoir achevée, et le parallèle se terminait par cette réflexion : « Nous en avons donc fini avec les Polonais. » — « Point du tout, reprit d'un air dédaigneux le ministre plénipotentiaire de Russie, M. Oustinnoff, au lieu d'être à la fin de votre lutte contre les Slaves, vous n'êtes qu'au commencement. »

Il est certain que dans la Serbie la politique russe tient le même langage. « Les Serbes, leur dit-elle, doivent se rapprocher de la Russie pour mériter la bienveillance de l'Empereur et pour éviter de tomber aux mains de l'Autriche. S'ils rejettent ces propositions, bientôt ils verront les sentinelles cosaques bivouaquer sur l'autre rive du Danube. » Cette jactance et ces menaces ont pour effet de jeter l'inquiétude et la division dans les esprits, d'entraver la marche du Gouvernement et de créer un parti d'opposition déjà à milieu du Sénat. Les hommes gagnés par ces intrigues commencent déjà à s'agiter ; ils se posent en adversaires de l'alliance avec la Porte, et ne dissimulent plus leur intention de renverser le prince Alexandre, dussent-ils substituer aux institutions libres du pays le régime bâtarde de la Valachie et de la Moldavie, et remplacer par des hospodars et des boyars des députés du Sénat.

Mais le prince régnant, Alexandre, ne s'affaiblit point de ces difficultés nouvelles : son âme intègre et pleine de patriotisme y semble puiser au contraire un redoublement d'énergie. Plus l'absolutisme de la Russie et de l'Autriche cherche à ébranler les fondemens de la Constitution, à corrompre les chefs et à détacher la nation de la Turquie, plus le prince et tous les autres hommes dévoués à la patrie résistent courageusement à cette guerre sourde et téméraire de leur résolution à abriter leurs libertés sous le patronage bienveillant et purement honorifique de la Porte. C'est ainsi que, le jour de la fête nationale de Saint-André, le nom du Sultan était mentionné, dans la prière publique, à côté de celui du prince. Lorsqu'on se rappelle le soin et l'exigence que l'Eglise russe met à faire insérer le nom du Czar et de toute sa famille dans le canon des églises qui dépendent d'elle, on ne peut que se rejouir de l'acte d'indépendance de l'Eglise serbe, beaucoup moins obstinée dans le schisme et qui, si ce n'était la frayeur qu'elle a du catholicisme autrichien, serait même instinctivement portée à rentrer dans l'unité de l'Eglise occidentale.

L'envoyé de la Porte, Mustapha-Bey, neveu du grand visir Réchid-Pacha, assistait à la cérémonie religieuse avec toute sa suite, et la tenue de ces musulmans dans un temple chrétien était pleine de respect et de convenance. Quelques jours après, c'était la Saint-Nicolas ; mais cette année, il n'y a eu ni réception au palais du prince, ni illumination. Le peuple et son chef tenaient à prouver par là que s'ils avaient autrefois accordé quelque signe extérieur de considération à l'empereur de Russie, c'était librement toutefois, et comme par politesse pour un voisin puissant, mais qu'ils s'abstenaient de ces démonstrations dès qu'on paraissait les imposer et vouloir corrompre leur foi jurée au Sultan.

Chékib-Effendi, nommé à l'ambassade de Vienne, part décidément aujourd'hui par le bateau à vapeur français, avec l'intention de s'arrêter à Rome pour saluer et complimenter, en passant, le Souverain-Pontife. De son côté, Rome aurait envoyé déjà près de la Porte, depuis quelques semaines, un agent chargé de proposer et de conclure un traité de commerce.

CRACOVIE.

La destruction de la république de Cracovie, ce sanglant et dernier lambeau de la Pologne mutilée, le coup mortel porté par les puissances du Nord à ce peu qui restait de la liberté, de la nationalité Polonoise, l'existence des petits Etats indépendants, désormais sans garantie devant cet acte inouï d'une politique qui consacre les droits de la force, et que les traités les plus solennels n'arrêtent plus, c'était là un magnifique sujet digne d'enflammer une âme généreuse et chrétienne, digne d'inspirer un beau talent. C'est dire que M. le comte de Montalembert devait s'en emparer. On le savait : on se pressait d'avance dans les tribunes de la chambre des pairs pour entendre la plainte éloquente de ce noble cœur qui, depuis quinze ans, répond à chaque outrage fait à la Pologne, par un cri de douleur et d'indignation. L'attente publique n'a pas été trompée. M. le comte de Montalembert a trouvé dans son amour pour cette nation si malheureuse, dans la douloureuse indignation et jusque dans la pitié que lui inspirent ces dernières violences des puissances spoliatrices, enfin dans sa foi inébranlable en un meilleur avenir pour ces vingt millions de catholiques, d'énergiques paroles pour flétrir l'acte du 6 novembre, de chaleureux élans et de profondes vues pour en marquer le caractère et en signaler les conséquences, des considérations politiques de l'ordre le plus élevé pour justifier et le blâme, et les craintes, et les espérances qu'il voulait faire partager à la noble assemblée. Il nous a paru que la chambre répondait en effet à tous les sentimens, à toutes les sympathies de l'éloquent défenseur de la cause polonoise. Des marques nombreuses d'universelle approbation ont prouvé à M. le comte de Montalembert, selon ses vœux, il y aurait unanimité dans la chambre, dans les pouvoirs publics, dans le pays tout entier, pour donner à la protestation du secours de la couronne toute la force d'une protestation nationale. On pouvait craindre que M. de Montalembert ne se laissât peut-être quelquefois entraîner par l'impétuosité des sentimens que ce dernier malheur de la Pologne a dû lui faire éprouver ; le noble pair a su contenir les pénibles émotions de son âme, et nous pouvons dire que l'immense effet de son discours a été encore augmenté par une sagesse de vues, et une modération de langage auxquelles ses adversaires habituels se sont empressés d'applaudir. M. le comte de Montalembert a montré selon nous autant de courage que d'habileté (si la pensée d'être habile pouvait se mêler aux graves préoccupations d'une si noble cause), en finissant son discours par d'austères mais sages conseils qui ne seront peut-être pas également goûtés par tous, en proclamant bien haut que la malheureuse Pologne doit redouter aujourd'hui une quatrième ennemie plus cruelle et plus fatale pour elle que les trois puissances spoliatrices, l'anarchie, les idées révolutionnaires. Si ses premiers oppresseurs chargent ses mains d'inlignes chaînes, mettent le pied ou le glaive sur sa gorge, les sanglantes représailles du terrorisme, les doctrines anti-sociales d'un communisme impie attacheraient une honte éternelle à son front, et tueraient dans les autres gouvernemens d'Europe ces vives et publiques sympathies qui peuvent un jour la retirer de son tombeau.

M. Villemain, que le nom seul de la Pologne arrache encore aux mélancoliques pensées de la solitude intérieure où cette belle intelligence semble s'être enfermée, a trouvé pour protester lui aussi contre la chute de Cracovie, la chaleur et le brillant éclat de son éloquence. Il a surtout répandu les magnifiques clarités de sa parole sur un côté de la question que M. le comte de Montalembert, précisément à cause de ses sentimens bien connus, avait, peut-être à dessein, laissés dans l'ombre, le côté religieux. Nous ne saurions dire avec quelle émotion nous avons entendu M. Villemain flétrir comme une des plus grandes iniquités de notre époque, cette barbare oppression des consciences, cette tyrannie persévérante contre la foi d'un peuple qu'on arrache violemment aux saintes croyances du catholicisme, pour le jeter par la force et par la ruse dans les erreurs du chisme.

Après ces deux discours, et quelques courtes réflexions de MM. d'Harcourt et de Tascher sur les traités de Vienne, M. Guizot n'a pu que donner son plein et entier assentiment à des paroles qui exprimaient si bien la pensée du gouvernement et les sentimens de la chambre. Le paragraphe relatif à la protestation contre l'incorporation de Cracovie à l'Autriche, a été voté à l'unanimité.

DANIEL O'CONNELL.

Les journaux de Londres et de Dublin ont répandu, depuis quelques semaines, des bruits alarmans sur l'état de la santé du libérateur de l'Irlande. Est-ce que cet infortuné pays, déjà accablé de tant de calamités, serait menacé du coup terrible que lui porterait la perte de l'homme qui, après avoir affranchi ses aïeux, lui a fait restituer la plupart de ses libertés politiques ? Est-ce que l'Irlande serait menacée de perdre celui qui, depuis cinquante ans, lui consacra toute son existence ? Nous sommes heureux de pouvoir rassurer les admirateurs d'O'Connell : ces craintes sont exagérées. Des renseignements d'une rigoureuse exactitude nous permettent d'assurer que, de l'avis des médecins les plus célèbres de Londres et de Dublin,

la forte constitution d'O'Connell résistera cette fois à l'indisposition qui inquiète ses amis.

Nos lecteurs ont pu s'apercevoir que le libérateur de l'Irlande s'est fort peu mêlé aux débats parlementaires depuis l'ouverture de la session. Une seule fois il a entretenu la Chambre de la situation de sa malheureuse patrie, et la faiblesse de sa voix, les souffrances que trahissait l'altération de sa physiologie, naguère si animée, impressionnèrent douloureusement l'assemblée.

Depuis ce jour, O'Connell a été condamné à un repos absolu. Les fatigues de cette existence si agitée semblent s'être tout-à-coup appesanties sur lui ; les chagrins dont il a été abreuvé dans la guerre d'abord sévère et puis ouverte que lui on faite, au mépris de toute convenance et de toute loyauté, les intrigans de la Jeune-Irlande ; enfin, la profonde douleur que lui cause la situation de sa patrie, où il voit mourir de faim cinq cents personnes par jour, sans que le Gouvernement prenne des mesures promptes et efficaces pour arrêter les ravages de la famine, telles sont les principales causes qui affectent O'Connell. Elles le plongent dans un état de langueur dont il est tout naturel que l'on s'inquiète, mais qui n'offre cependant aucun danger sérieux de perdre une existence si précieuse à l'Irlande et à la cause catholique, dont il est sans contredit le plus glorieux champion.

Obligé de s'abstenir d'affaires publiques, O'Connell, qui s'est toujours distingué par une foi et une piété si vives, se résigne au repos auquel le condamnent ses médecins. Mais sa résignation est toute chrétienne et il n'oublie ce monde que pour songer à son âme et à Dieu. Le jour, comme au milieu des insomnies auxquelles ses souffrances le condamnent la nuit, Daniel O'Connell ne cesse de prier pour le salut de son âme et le bonheur de sa chère Irlande. Presque continuellement plongé dans de graves méditations, il ne veut entendre parler que de sa patrie et des consolations de l'éternité. L'affaiblissement de ses forces physiques n'a en rien atteint ses facultés. La puissance de son esprit est toujours la même ; si le deuil de l'Irlande ne l'affligeait si profondément, les personnes qui l'entourent le retrouveraient plein de sa jovialité habituelle. Toutes ses paroles expriment la confiance et la résignation d'une grande âme ennoblie de tout ce que la piété catholique peut donner de dignité et de grandeur.

Pourquoi ses parens et ses amis ne cherchent-ils pas à l'arracher aux pénibles préoccupations qui l'affectent, en le déterminant à entreprendre un voyage d'agrément qui lui fournirait de salutaires distractions et l'aiderait à rétablir ses forces épuisées ? Un voyage qui semblerait tout à la fois de nature à distraire O'Connell et à répondre aux pieux sentimens qui l'animent serait, par exemple, celui de Rome. Que le glorieux tribun de l'Irlande aille visiter les merveilles de l'Italie, qu'il aille recevoir la bénédiction du Père commun des fidèles. Le soleil de l'Italie ranimera peut-être ses forces physiques, et son âme ne sera moins oppressée sous la sainte atmosphère de la métropole du monde chrétien. En Italie comme en France, le représentant de l'Irlande recevrait très-avantageusement l'accueil que lui assurent partout les éminens services qu'il a rendus à la cause de sa patrie, de la religion et de l'humanité.

Univers.

En voulant remédier à un mal trop promptement on tombe souvent dans un plus grand.

BULLETIN.

Le chanoine Clavel chez Pie IX. — Le maire de St. Jean d'Illac. — La solennité de la Purification à Rome, et le cierge du P. Génamb. — Conversions. — Evêchés de Bavière et de Suisse. — Collecte pour l'Irlande.

— Quelques journaux parlent d'un voyage à Rome par M. Clavel, ancien rédacteur du *Bien social*. Voici le récit, passablement original, que nous lisons dans plusieurs journaux français :

« Le 4 de ce mois, Pie IX a daigné recevoir, en audience particulière, M. le chanoine Clavel.

« Avant de recevoir la bénédiction du St. Père, à la fin d'un entretien sérieux sur les plus graves controverses de notre époque, après avoir répondu avec simplicité aux questions que le Pape lui adressait sur les hommes et les affaires de l'Eglise de France, M. Clavel a prié Pie IX de permettre qu'il offrit encore à Sa Sainteté un fruit de France, comme emblème de son cœur entièrement dévoué au St. Siège ; et au même instant l'ingénieux chanoine a présenté au Pape une magnifique *poire de bon chrétien*. — Pie IX s'est mis à rire avec la plus aimable franchise, et, acceptant ce présent tout-à-fait original, il a serré affectueusement les deux mains de celui qui le lui offrait, en ajoutant : *Un cadeau de cette sorte ne peut qu'être de bon augure, surtout à la veille de l'Épiphanie, ou fête des Rois ; j'aime beaucoup vos sentimens, monsieur le Chanoine, car le Pape est l'ami des bons chrétiens, de la justice et de la paix.* »

— Il y a en France des maires qui valent bien quelques-uns des nôtres :

Mgr. l'archevêque de Bordeaux avait écrit à M. le curé de St. Jean d'Ilac d'inviter M. le maire à assister à une délibération de la fabrique, qui devait avoir pour objet d'examiner l'opportunité de l'érection en succursale de l'annexe de Martignas. Ce magistrat, qui sait que nous sommes en carnaval, a voulu contribuer sans doute aux plaisirs de ce tems-ci, en écrivant la lettre suivante :

« St. Jean d'Ilac le 13 janvier 1847

« Monsieur le Curai

« Je repon à votre lettre par laquelle vous me dites que Monseigneur vous a fait Conuître que Can la délibérations du Conseil de favrique qu'il pal porté léglise de Martignas Cicursalle.

« Je vou dirai Monsieur le Curai qu'il faut que vous ayes quelque Interait à Sela.

« Jaive vous dire de vous méré de votre menistere non a feres des deliverations qui ne vous regarde pas.

« S'il vous netes pas Contan de votre Comunne demandez votre Changement.

« Je vous salue BONDON.»

Il est facile de s'apercevoir, à la lecture de cette lettre, que l'éducation littéraire de M. le maire de St. Jean d'Ilac n'est pas encore terminée.

—La solennité de la Purification de la très-sainte Vierge et de la Présentation de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui avait lieu depuis quelques années dans la basilique de St. Pierre, a été célébrée le 2 février dans la chapelle Sixtine du palais du Quirinal. Le Pape Pie IX, revêtu de ses habits pontificaux, commença la cérémonie par la bénédiction solennelle et la distribution des cierges. Sa Sainteté, précédée du sacré-collège et de la prélature, suivit ensuite la procession qui se fit dans la salle royale. La messe solennelle, à laquelle le St. Père assista également, fut chantée par Son Eminence le cardinal Mezzofanti. Rome célèbre cette fête de l'Eglise avec une pompe et une dévotion particulière, parce qu'elle consacre aussi le souvenir de la protection miraculeuse qui en 1703 préserva cette ville d'un effroyable tremblement de terre. Afin de perpétuer la pieuse reconnaissance des Romains, le pape Clément XI ordonna qu'un *Te Deum* solennel serait chanté tous les ans, à l'issue de la messe pontificale, et il prescrivit un jeûne pour la veille de cette fête.

Après cette auguste et religieuse cérémonie, le Pape, rentré dans ses appartemens, a reçu les hommes et les cierges que viennent lui offrir tous les ans, à pareil jour, les chapitres des principales basiliques de Rome, et les chefs d'ordres religieux. Le R. P. de Géramb, abbé-procureur-général de la Trappe, a eu l'honneur de présenter à Sa Sainteté, au nom de la pieuse famille des Trappistes de Rancé, un cierge qui se distingue, comme tous ceux qu'il a offerts au Pape Grégoire XVI dans les années précédentes, par l'énormité de son poids et la richesse des ornemens. Une inscription française, simple et touchante expression des sentimens du vénérable Trappiste, était tracée en lettres d'or sur ce beau cierge :

Le Père Marie Joseph de Géramb,

Abbé, Procureur Général de la Congrégation de Notre-Dame de la Trappe de Rancé,

* à l'occasion du retour de la Fête

DE LA PURIFICATION DE MARIE,

offrant un Cierge à Pie IX, ce Pontife miraculeusement élu,

adresse au Seigneur la Prière suivante

GRAND DIEU ! SI LES PRIÈRES D'UN PÉCHEUR
COMME LE PÈRE GÉRAMB POUVAIENT ÊTRE EXAUCÉES,
BÉNISSEZ, PROTÉGEZ, CONSERVEZ
PIE IX.

Rome, le 2 Février 1847.

Il n'est pas nécessaire de dire avec quelles paroles affables et quelle gracieuse bienveillance, Pie IX a daigné accueillir cet hommage symbolique et les vœux du célèbre Trappiste dont la longue barbe blanche, l'air vénérable et la profonde émotion donnaient à cette scène si touchante, un caractère de grandeur religieuse qui a saisi et vivement attendri tous les assistans. Il était beau en effet de voir le Père commun de tous les fidèles, le chef auguste de l'Eglise univer-

selle tendre une main affectueuse et prodiguer ces témoignages publics d'intérêt et de haute estime à ce vieillard autrefois renommé dans le monde, et qui aujourd'hui sous la bure du Trappiste et sous les stigmates d'une longue pénitence, cache tout ce qu'il y a eu d'éclatant dans sa vie, pour ne laisser plus paraître que les humbles dehors d'un pauvre religieux. Par une de ces délicates inspirations de cœur, si naturelles à Pie IX, Sa Sainteté avait daigné faire mettre sa chaise à porteur à la disposition du R. P. de Géramb, que son âge et ses infirmités auraient empêché de monter les escaliers du palais du Quirinal.

—M. Walker Buckle, commoner, membre du collège d'Exeter, à Oxford, s'est retiré de cette corporation pour se faire admettre dans le giron de l'Eglise catholique romaine. Le père de ce jeune gentilhomme, qui occupe un emploi du gouvernement à Ramsgate, vient de faire publiquement profession de la même religion, et sa femme avait été reçue quelque tems auparavant dans la communion catholique par le cardinal Acton à Rome.

—Le sacre de Mgr. Georges d'Étti, nouvel évêque d'Eichstadt, a eu lieu, le 7 février, dans la métropole de Notre-Dame de Munich, par le ministère de l'archevêque, assisté des évêques d'Augsbourg et de Passau. A cette occasion, les habitans de Munich ont fait, en l'honneur de leur archevêque, une procession aux flambeaux du caractère le plus imposant.

—Le président Gmür, de Saint-Gall, envoyé à Rome pour y régler directement avec le St. Siège les dernières stipulations de la convention relative à l'évêché de St. Gall, a écrit à ses commettans que, d'après le désir exprimé par le pape Pie IX, il y a lieu d'espérer que cette négociation atteindra bientôt son terme. Le St. Père a daigné recevoir M. Gmür en audience particulière ; et Sa Sainteté lui aurait dit : D'ici à Pâque, vous aurez l'évêché et l'évêque.

Des lettres postérieures du président Gmür font mention d'une nouvelle audience que le Pape lui a accordée le 16 janvier. Cette audience serait la dernière, attendu que les difficultés suscitées par le mauvais vouloir du grand-conseil de Saint Gall, contre certaines stipulations du concordat, auraient été levées. L'érection du nouveau siège de Saint-Gall est donc aujourd'hui assurée. Cet heureux résultat est dû à la fermeté apostolique de Sa Sainteté qui, sans s'arrêter à d'interminables chicanes, a nommé l'évêque avant d'avoir publié la bulle d'érection du nouveau siège.

—Nous voyons par la liste suivante que nos campagnes ne sont pas restées en arrière, mais que chacune suivant ses moyens a fait son aumône pour contribuer au soulagement de la pauvre Irlande.

Les Irlandais de Lachine,	£40 16 10
Côteau du Lac,	33 13 10
St. Colombar,	23 15 2
Ste. Marthe,	22 18 8
St. Polycarpe,	21 5 0
Sainte Elisabeth,	20 7 6
Boucherville,	18 7 9
Laprairie,	17 10 8
Longueuil,	17 4 9
Vaudreuil,	15 11 7
Pointe-aux-Trembles,	12 8 2
Ste. Martine,	10 5 5
St. Aimé,	10 5 0
St. Sulpice,	9 1 4
St. André,	8 11 10
Pointe Claire,	8 11 6
Ste. Thérèse,	8 2 6
Verchères,	7 10 9
St. Barnabé et St. Judes,	6 7 6
St. Constant,	5 10 9
M. Haineaut de St. Clément,	5 10 9
St. Benoît,	5 2 7
St. Martin,	3 7 9

Ile du Pads,	2	15	9
Révd. M. Brady,	2	10	0
2 personnes de Ste. Elizabeth.	2	7	6
Un Irlandais,	1	10	9
St. Charles, (2de. souscript.)	1	10	5
St. Antoine,	1	10	2
Un habitant de St. Jean,	1	4	9

—Ceux qui ont aidé M. Coffin à prendre les voleurs étaient M. Muir, plâtrier, avec deux de ses hommes, et un charpentier du nom de Maxwell.

Un des prisonniers a été examiné à la police, mais devant les témoins seulement; l'autre prisonnier était malade et le docteur de la prison n'a pas permis qu'on le transportât à la police. Ces prisonniers ont déjà changé deux ou trois fois de noms; mais on croit maintenant que leurs véritables noms sont Nowlan et Crow.

—On dit qu'il est sorti un *writ* pour l'élection d'un nouveau membre pour le comté de l'Islet pour remplacer le Dr. Taché nommé député-adjutant-général-provincial.

—J. B. Riché, Président de la République Haïtienne est mort à l'âge de 80 ans. Le Sénat s'est assemblé le 1er. mars, et a choisi pour président le général Faustin Soulouque; sa couleur est pur noir africain. Il n'a aucune éducation, mais c'est un homme aimable et poli. Il a choisi pour ministres les officiers qui avaient si bien conseillé son prédécesseur, et il y a tout lieu de croire que l'île prospérera sous son gouvernement.

—Des nouvelles de Toronto nous apprennent que la semaine dernière il y a eu des coups de tonnerre accompagnés de vifs éclairs, le bruit du tonnerre n'était pas éclatant comme de coutume, mais d'un son sourd et prolongé; en même tems il est tombé une neige assez épaisse pour renouveler la blancheur de la terre. On ne se souvient point d'avoir vu un pareil phénomène en cet endroit.

—Le *Prospectus des Mémoires sur le Canada* paraîtra dans le prochain numéro.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—Le diocèse de Paris et toutes les âmes religieuses en France apprendront avec douleur la perte de Madame la vicomtesse de Châteaubriand. Cette mère des bonnes œuvres diocésaines, cet ange qui veilla si longtems avec une piété et des soins si touchans sur les vétérans du sacerdoce, recueillis à l'infirmerie de *Marie-Thérèse*, la vertueuse compagne de l'illustre auteur du *Général du Christianisme*, est morte à Paris. Elle s'était endormie après son déjeuner qu'elle avait pris selon son ordinaire, et sans aucun symptôme d'indisposition. Sa femme de chambre, voyant que le sommeil se prolongeait trop, s'en inquiéta vivement, et fit appeler à la hâte le docteur Charpentier, qui déclara que c'était l'agonie; on peut redire ici que cette agonie a été douce comme la vie de celle qui l'a éprouvée. L'approche de la mort, en effet, n'a pu surprendre cette âme chrétienne. Madame de Châteaubriand, pressentant peut-être cette prompte fin, venait de faire une confession générale et de préparer toutes les choses suprêmes qu'on règle à la veille de quitter la vie. Au souvenir de toutes ses bonnes œuvres, et particulièrement de l'exquise et parfaite charité qu'elle exerça envers les vieux prêtres malades, infirmes et malheureux; quelle qu'en fût la cause, tout le clergé déposera des prières sur cette tombe. Il n'oubliera point non plus de demander au ciel pour ce vieillard sublime, laissé seul sur la terre, éloigné de tout ce qui fit sa gloire, séparé de tout ce qui lui fut cher, ces grandes consolations intimes de la foi catholique, que M. de Châteaubriand respecta toujours, et célébra si magnifiquement dans ses immortels ouvrages.

Ami de la Religion.

ANGLETERRE.

—Une de nos correspondances de Londres contient le passage suivant :

« L'Université de Cambridge paraît depuis quelque tems disposée à entrer dans les mêmes voies que sa savante sœur, *Palma mater* d'Oxford, et à se rapprocher comme elle du centre de l'unité catholique. Tout récemment, M. Suffield, membre du collège de St. Pierre de Cambridge, a fait profession publique de la foi catholique au séminaire d'Uschav. »

HONGRIE.

—Le haut clergé de l'empire se fait admirer, de nos jours, par sa charitative munificence. Ainsi le vénérable patriarche-archevêque d'Esclau en Hongrie, nourrit chaque jour neuf cents pauvres sur les

revenus de son diocèse, car lui-même ne possède aucune fortune, et le chapitre de sa métropole suit ce bel exemple. Le nom de cet admirable prélat est depuis longtems célèbre dans la littérature; Mgr. Stanislas Pyrker est un ancien religieux de l'abbaye de Lilienfeld en Allemagne, où l'année dernière, il a célébré le jubilé de son entrée en religion.

WURTEMBERG.

—Le *Courrier du Danube* raconte les heureux fruits des charitables enseignemens et des exhortations du digne curé de Hailbronn; tout une communauté de schismatiques est entrée dans l'Eglise catholique avec des transports de joie. Cet heureux événement a eu pour résultat de s reconciations de familles et le retour de la paix et de la confiance parmi tous les habitans de cette commune.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Encore un vol de grand chemin.—Il paraît que les deux brigands qui ont été écrasés samedi dernier n'étaient pas seuls de leur métier. Ce matin, vers 4 heures, un des fils de M. François Lantier, fermier des prêtres du séminaire, à la montagne, a été volé et dépouillé par deux individus de la même bande, dans la rue Sherbrooke, près du chemin qui monte à la Côte des Neiges. M. Lantier venait à la ville, lorsqu'il fit rencontre de ces deux brigands qui le tirèrent hors de sa voiture et lui enlevèrent son surtout, et sept chemises et demi qu'il avait sur lui. Comme il voulait appeler au secours, l'un d'eux, qui avait une croche à la main, le menaça de lui briser la tête s'il disait un seul mot. C'était deux hommes de bonne stature, mais mal habillés; M. Lantier ne leur a point vu d'armes. Il voulut retourner sur ses pas, mais ils l'en empêchèrent, et prièrent ensuite le chemin de la Côte des Neiges.

Incendie.—Hier, vers une heure du matin le feu s'est déclaré dans le haut d'une maison de la rue St. Joseph, faubourg de Recollets, habitée par un M. Cass, et appartenant à M. Thos. Forsyth. En moins de quelques minutes, toute la maison fut consumée ainsi qu'une grande partie des meubles; les personnes de la maison n'eurent que le tems de sortir. Les meubles et la bâtisse étaient assurés.

—A Litchfield, H. C. la maison d'un M. McMartin est aussi devenue la proie des flammes, mercredi de la semaine dernière, et chose lamentable, Mme McMartin, la seule personne qui se trouvait dans la maison, périt dans cette circonstance; on n'a pu retrouver qu'un partie de ses ossements.

La *Gazette du Canada* de samedi dernier contient une proclamation offrant £100 de récompense pour l'arrestation de ceux qui ont commis le vol et arrêté la diligence sur le chemin de Luchina le 29. mars dernier, et encore £100 pour l'arrestation de ceux qui ont commis le vol, sur la traverse de Lapanita, au détriment de MM. Barrett et le surintendant. On offre également le *perdon* à aucun complice, qui donnera les informations requises.

Mort horrible.—Le *Gulf Advertiser* nous donne les détails d'un meurtre commis dans le town-ship de Guelph. Des familles irlandaises avaient de vieilles haines les unes contre les autres, surtout les O'yer et les Conglin. Le 22 mars entre 4 à 5 heures du soir Charles Conglin voyant passer Richard O'yer seul en sleigh, courut après lui, et le prit avec un couteau au poignard de 6 à 8 pouces de long. Le coup frappa au cœur et la mort suivit aussitôt.

Les suites de l'ivresse.—Samedi dernier, la maison du neveu Caleb Russell, située à West-Harley, comté d'Elston, était la proie des flammes, et Russell, qui était dans un état complet d'ivresse, périt dans l'incendie. Un petit fils de Rus. él. âgé de six ans, la seule personne en ce moment dans la maison, parvint à s'échapper. Lorsque le pauvre enfant s'aperçut que la maison était en flammes, il supplia son grand-père de s'enfuir, mais le vieillard, n'étant pas capable d'apprécier le danger, refusa et devint ainsi victime de son ivrognerie.

FRANCE.

—Un accident affreux, qui aurait pu avoir des suites déplorables, a eu lieu dernièrement à Soissons, dans une baraque où l'on fait l'exhibition d'une ménagerie qui, entre autres animaux, contient un lion prétendu apprivoisé. Le matin, le maître de cette ménagerie étant entré dans la cage du lion pour lui porter à boire, celui-ci, cédant à ses instincts carnassiers, se jeta sur son maître, lui dévora le bras, et, lui appliquant ses griffes sur la figure, lui enleva toute la peau et toutes les chairs de la face. Ce malheureux horriblement mutilé, parvint néanmoins à sortir de la cage; il eut surtout fort heureusement assez de présence d'esprit pour refermer sur lui la porte, et s'opposer par là à la sortie du lion. Il paraît que la veille de cet accident on avait acheté les quartiers d'un cheval dont les chairs furent déposées en provision sous la cage même du lion. Cet animal, sauté à toute la nuit par l'odeur du sang, se trouva le matin dominé par un appétit carnassier et et une ardeur de dévorer qui ne connurent plus de bornes, et qu'il chercha à satisfaire en se jetant sur son maître, qu'il aurait dévoré s'il en avait eu le tems. Aux cris qui poussaient la victime et aux rugissemens que faisait entendre le lion, le poste voisin accourut aussitôt; les militaires, croisant la baïonnette, j'entrèrent, non sans crainte, dans la baraque, où ils virent le maître de la ménagerie étendu près de la cage, sans connaissance, tout couvert de sang, et la figure hachée et méconnaissable. On s'est hâté de le transporter à l'Hôtel-Dieu, et son état, dit-on, est presque désespéré.

—Le *Sémaphore de Marseille* cite le fait suivant, qui offre un nouveau et curieux exemple de l'instinct chez les animaux: « Un petit chien, tombe à l'eau, se dirigeait à la nage de l'intérieur du port vers les pompes (tout près de l'Hôtel-de-Ville), et poussait des gémissemens plaintifs. Arrivé sous le quai, il s'épuisait en efforts impuissans et il allait périr, lorsqu'un boule-dogue ayant entendu ces cris de désespoir exprimés dans un langage

qui lui était familier, s'est approché de l'endroit d'où ces cris partaient. A peine a-t-il aperçu le petit chien, qu'il a sauté dans un bateau, s'est penché sur le bord, et saisissant l'épagneul avec les dents, il l'a déposé dans l'embarcation, où il lui a témoigné par ses caresses, combien il était sensible au danger qu'il avait couru et combien il était heureux de l'avoir sauvé. Le bouledogue n'a point quitté le petit chien avant qu'il fût en état de se conduire par lui-même, et sans crainte d'un nouvel accident."

— Une intéressante découverte géologique vient d'être faite dans des carrières, à Flacé, près Nâcon. A quatre mètres au-dessous du sol gisait un éléphant fossile; malheureusement les ouvriers ont brisé en partie ce squelette monstrueux. Des débris fort intéressants ont été cependant conservés et enrichiront le cabinet de minéralogie de notre ville. La longueur des défenses témoigne de l'énorme grosseur de cet animal anté-diluvien.

ANGLETERRE.

— Un document intéressant vient d'être communiqué à la chambre des communes, c'est le relevé de tous les individus qui occupent des terres comme tenanciers en Irlande, avec désignation de la quantité d'acres de terre qu'ils occupent. Ce relevé, basé sur le recensement de 1841, contient les détails suivans : en 1841, la population de l'Irlande était de 8,174,020 habitans; la quantité des terres occupées était de 19,146,502 acres anglais. Le nombre des tenanciers était de 883,097, représentant avec leurs familles 4,500,000 individus.

— Suivant une correspondance particulière de Londres, le gouvernement anglais aurait l'intention de proposer immédiatement au parlement une augmentation de l'impôt sur les revenus, dit *income tax*. On ajoute qu'il proposera en outre d'étendre cet impôt à l'Irlande, qui, jusqu'à présent, n'a point payé d'impôt direct à l'Etat.

— Les lords de l'amirauté viennent de prendre une décision portant qu'aucun bâtiment corporel ne pourra être iniligé, à bord des bâtimens de la marine royale, que sur l'ordre écrit de l'amiral commandant la station, ou, en son absence, du plus ancien officier.

IRLANDE.

— Toutes les mesures du gouvernement anglais, tous les bills du Parlement, tous les efforts de l'aristocratie que fait agir la peur plutôt que la charité, ne pourront porter remède à l'affreuse misère qui dévaste et tue la population irlandaise.

Chaque jour l'état de l'Irlande empire. Les coroners ne peuvent plus suffire à enregistrer les décès, et chacune de leurs enquêtes se termine par ces mots lugubres : *Mort de faim!*

D'après une lettre du capitaine Cassin, commandant le "Scourge Sloop" lettre adressée à l'humanité, "ce n'est plus seulement la faim qui décime les populations de l'Irlande, la peste commence à se montrer..."

Les nouvelles les plus effrayantes arrivent à Londres par les journaux irlandais.

PORTUGAL.

— On a reçu à Londres, par le paquebot, l'*Iberia*, des nouvelles de Lisbonne du 30 janvier, et d'Oporto jusqu'au 2 février. Le maréchal Saldanha se trouve depuis plus de quinze jours en avant de Coïmbre, sur la route d'Oporto, avec un corps d'armée de 6,000 hommes au plus, dont il a été obligé de détacher des colonnes mobiles pour combattre les soulèvemens populaires qui auraient éclaté de toutes parts.

On annonce que le général miguéliste Mac-Donnell a été battu complètement dans la province de Tras-os-Montes par les généraux de la reine Vinhaes et Leyra. On dit même que le général Mac-Donnell aurait péri dans le combat. Un autre général miguéliste, Povoas, qui a reconquis la jungle d'Oporto, a passé, dit-on, le Tage à la tête de 1,800 hommes, et est entré dans l'Alentejo pour soulever de nouveau cette province.

Le gouvernement de Lisbonne a ordonné de transférer à bord d'un brick de guerre le contre-Barnim, le comte Villaréal et les autres officiers, depuis le rang de capitaine jusqu'à celui de général, qui ont été faits prisonniers au combat de Torres-Vedras. Le brick doit mettre prochainement à la voile pour conduire les prisonniers à la colonie pénale de Bissao, dans la baie de Biafra, qui est la partie la plus malsaine de la côte d'Afrique. Le ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Lisbonne, M. Southern, a adressé, dit-on, des remontrances au gouvernement portugais sur la mesure qu'il a prise à l'égard de ces prisonniers; mais le gouvernement paraît résolu à faire exécuter sa décision.

ESPAGNE.

Le Prince François d'Assises, roi d'Espagne. — La biographie de François d'Assises, aujourd'hui assis à côté de S. M. Isabelle sur le trône d'Espagne, ne saurait avoir une longue étendue. Jusqu'au jour où la faveur de la reine et les combinaisons de la politique l'appelèrent aux honneurs de la couronne royale, la vie de ce jeune prince est restée circonscrite dans le cercle étroit de la famille. Aussi son histoire se borne-t-elle à quelques détails généalogiques arides comme l'*Almanach de Gotha*.

François d'Assises (Marie-Ferdinand, duc de Cadix), est né le 12 mai 1822. Il est le fils aîné de François de Paule, enfant d'Espagne, et de feue Louise-Charlotte, fille de François 1er, roi des Deux-Siciles, et tient des deux côtés à la race illustre des Bourbons.

La première jeunesse du prince s'est passée à Paris, où son père, banni de l'Espagne durant les troubles qui désolèrent la minorité d'Isabelle, trouva, pendant plusieurs mois, un asile. Après avoir partagé l'exil de son père, don François d'Assises revint sa patrie au mois d'avril 1842. Le gouverne-

ment lui conféra le grade de chef d'escadron du régiment de Talavera (1er de chasseurs à cheval). Deux ans plus tard, il fut nommé colonel de cavalerie, et commanda le régiment de Castille n. 6. Il était brigadier de cavalerie au moment où la fortune, d'un tour de roue, l'éleva au suprême rang. Il devint, le 10 octobre 1846, l'époux de sa cousine germaine, Marie-Louise Isabelle II, alors à peine âgée de seize ans.

Le prince François a pour frère puîné, le prince don Henrique, capitaine de vaisseau, qui fut son compétiteur à la main de la reine, et qui l'eût emporté peut-être sur son aîné, sans les étourderies politiques où l'entraîna la fougue de son âge et de son caractère. Le reste de sa famille se compose d'un frère, Ferdinand Marie Mariano, qui touche à peine à l'adolescence, et de cinq sœurs, dont l'aînée a épousé, durant la proscription de son père, le comte polonais Ignace Gorowski.

Le prince François d'Assises porte le titre de roi d'Espagne, qui lui fut conféré par la reine, sa femme le lendemain de son mariage.

— Le duc de Saragosse (général Palafox) est mort le 15 à Madrid. Il commandait à Saragosse lorsque cette ville soutint un siège devenu célèbre. Les Français, au nombre de 18,000, emportèrent de rue en rue, de maison en maison, cette ville qui comptait 30,000 défenseurs, tant soldats que citoyens.

CHINE.

— Nous recevons par la malle de l'Inde des nouvelles de la Chine jusqu'au 1er janvier.

Nous apprenons par ces nouvelles que le gouverneur portugais de Macao vient, pour la seconde fois, depuis la signature du traité de Nankin, de tirer le canon sur les Chinois.

Ce gouverneur, réduit aux expédiens pour trouver les moyens de faire vivre sa modeste administration, avait frappé un impôt d'un dollar (5 fr. 42 c. valeur intrinsèque) sur chacun des bateaux chinois attachés au port de Macao, et il avait annoncé l'intention de faire au besoin rentrer cet impôt par la force.

Les Chinois, qui jusqu'ici ont dénié aux Portugais le droit de souveraineté, et sont presque parvenus à se tenir vis-à-vis d'eux sur le pied de la supériorité, n'entreprirent pas seulement de résister, mais ils voulurent encore, par une grande démonstration, imposer le retrait de la mesure.

En conséquence, après avoir appelé à leur secours des gens du voisinage et même de Canton, les bateliers, atteints par l'impôt, vinrent, le 8 octobre dernier, à la tête d'une petite flotille, attaquer la douane portugaise de Macao. Mais on était préparé à leur répondre, et ils avaient à peine tiré leur premier coup de canon, que les batteries des forts leur répondaient et ne cessèrent le feu qu'après avoir brûlé ou coulé quinze ou vingt de leurs navires, et tué ou blessé une cinquantaine d'hommes, certains rapports disent plus d'une centaine.

Depuis lors, les autorités chinoises ont voulu intervenir dans l'affaire; mais le gouverneur de Macao a maintenu son droit contre elles, et sa fermeté a forcé les Chinois à l'obéissance.

A Canton aussi les esprits sont loin de se calmer. Bien que les Européens n'éprouvent aucune crainte, et que, loin de là, ils aient toute confiance dans leurs forces, duissent-ils être abandonnés à eux-mêmes, ils se croient cependant sans cesse à la veille d'être encore attaqués par les Chinois; ils s'attendent à voir incendier les factoreries, et ils prennent en conséquence toutes leurs précautions pour être prêts à combattre. Malgré l'opposition des autorités de Hong Kong et du consul de Canton, qui voient avec inquiétude tous ces préparatifs militaires, l'organisation des négocians européens est aujourd'hui complète.

Dans le nord de la Chine, la situation est moins menaçante; à Shang-Haï, à Ning-Po, les mœurs de la population ont toujours été beaucoup plus douces qu'à Canton, et les Européens y ont joui jusqu'ici d'une sécurité comparative presque complète.

ÉTATS-UNIS.

Navfrage. — La barque "Cactus," partie dernièrement de Boston, avec 13,000 barils de Maïs et 1,000 barils de farine de maïs, destinés à l'Angleterre, a touché sur le banc de Truro, à l'est du cap Cod, et s'est perdue corps et biens. Ni hommes, ni marchandises n'ont été sauvés.

Condamnation à mort. — La petite négresse âgée de 12 ans, appartenant à M. Turubuil de la paroisse Plaquemine, et qui, il y a quelques jours, avait frappé sa maîtresse d'un coup de hache, pendant que celle-ci était retenue au lit, a été condamnée à mort par un jury d'habitans de la Louisiane.

Il est probable que le gouverneur, prenant en considération l'âge de cette petite malheureuse, lui accordera une commutation de peine.

Six hommes gelés. — Les journaux de St-Louis (Missouri) annoncent l'arrivée au fort Leavenworth de 60 soldats du train de Santa-Fé, qui ont été recueillis à moitié morts de faim et dans un état pitoyable. Six de leurs compagnons étaient morts de froid pendant la route.

— Des lettres arrivées de Lloyd annoncent la perte totale du navire "la Créole," de 400 tonneaux, ayant à son bord 120 émigrans français et anglais. Ce navire appartenait à la Nouvelle-Orléans et avait été affrété par une maison à Bordeaux, d'où il est parti dans les commencemens de novembre. La catastrophe est arrivée dans la nuit du 19 novembre, le navire a été jeté sur des roches situées à l'entrée de la rivière qui conduit à Nuevitas (Cuba). Les chaloupes furent aussitôt lancées à la mer et gagnèrent la terre chargées de passagers; mais à leur retour le navire s'était ouvert en deux et le reste des malheureux émigrans se débattait dans les vagues. On

parvint à en sauver quelques-uns. Plus de cinquante personnes ont péri, parmi lesquelles se trouve le capitaine Cayal qui aurait pu se sauver, mais qui n'a pas voulu quitter son bord avant d'avoir assuré le salut de ses passagers. Son noble dévouement n'a point été complètement récompensé. La perte du navire et de son chargement est estimée à £25,000.

— Le lundi 15 de ce mois, à Salins (Jura), l'un des ouvriers qui travaillent à la reconstruction du fort Belin, était occupé à forer un rocher que l'on devait faire sauter au moyen d'une mine, lorsqu'un bloc d'environ 500 kilogrammes se détacha brusquement, et roulant le long de la montagne, arriva aux remparts ruinés de la ville, qu'il franchit d'un bond, se dirigea sur l'église Saint-Anatole, enfonça la grande croisée de l'abside, en brisa l'un des meneaux, et tomba sur les stales du chœur, dont deux furent considérablement endommagées. Personne heureusement ne se trouvait dans le chœur, et l'on n'a pas d'autres malheurs à déplorer.



LE KNOT.

CHAPITRE 7.

SUITE.

Malgré les explications qu'il avait eues avec le comte, Stanislas ne pouvait encore définitivement croire à sa défaite, et contenant avec peine les soulèvements de l'amour-propre blessé, il cherchait impatientement l'occasion de parler à Rosa. Mais Raphaël était toujours auprès d'elle, veillant sur tous les incidents de la chasse, écartant ou prévenant les dangers avec la plus touchante sollicitude. Raphaël enfin lui parlait longuement, chaleureusement et tel était l'intérêt de ses paroles que Rosa ne paraissait pas souhaiter une autre distraction. À quelques cents pas derrière eux, Stanislas, dévoré de honte, les suivait des yeux ; mais ils ne se seraient probablement pas quittés, si l'heure de la réunion patriotique n'avait sonné. Raphaël alors profita de la première circonstance pour s'enfoncer et se perdre dans le bois. Stanislas devait suivre le même chemin, son devoir et son honneur l'y appelaient ; mais, absorbé par ses propres soucis, il enfonça les éperons dans les flancs de sa monture et franchit rapidement la distance qui le séparait de Rosa : celle-ci, surprise de le voir ainsi tout à coup et dans une agitation qui ne se lisait que trop bien sur sa figure, ne put s'empêcher de lui dire d'une voix émue :

— Je ne m'attendais pas de vous voir, M. Dewello... je vous croyais avec mon père et ces messieurs.

— Non, Mademoiselle, reprit aussitôt Stanislas, sans pouvoir se contenir plus longtemps, je suis auprès de vous, et sans doute pour la dernière fois.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne pouvez l'ignorer, s'il est vrai que vous ayez librement refusé la demande que j'ai eu l'honneur d'adresser hier à votre père.

— Librement ! Monsieur ? mais c'est offenser mon père que de le supposer capable d'exercer quelques contraintes sur mes sentiments et ma volonté.

— Ainsi, Mademoiselle, c'est vous qui me repoussez ? poursuivit Stanislas, sans chercher à mesurer ses paroles.

— Le mot est dur, et ce n'est pas celui que j'aurais choisi, répondit Rosa avec calme ; mais il est vrai que j'ai cru pouvoir accepter les vœux d'un homme pour lequel j'ai toujours professé la plus profonde estime.

— C'est me faire assez connaître ce que vous pensez de moi, et je devrais me retirer sans ajouter une parole, avec le droit de maudire le jour où je vous vis pour la première fois. Mais je veux surmonter les répugnances de ma fierté et vous bien expliquer les motifs de cet entretien, où je vous parais sans doute jouer un rôle bien ridicule. Je ne vous l'ai jamais dit, mademoiselle, mais vous étiez l'espérance de mon avenir, et depuis deux ans, sans cesse attaché à vos pas, ma conduite a dû vous révéler ce qui se passait au fond de mon cœur. Plus d'une fois, pendant ces deux fatales années, j'ai pu croire que vous ne dédaigniez pas mes vœux, que vous ne haïssiez pas ma présence, et même (présomption dont je suis cruellement puni) que vous m'accordiez assez d'attention pour que je pusse ne pas me croire au-dessous de n'importe lequel de mes rivaux. Je me suis trompé ; mais est-ce bien uniquement par ma seule faute ?

Stanislas s'arrêta, croyant avoir assez habilement placé la question sur un terrain semé de grandes difficultés pour son candide adversaire. Rosa, en effet, garda quelques moments de silence.

— J'hésitais à vous répondre, monsieur, reprit-elle d'une voix toujours calme, mais ferme et digne, et je me demandais si, par respect pour moi-même, je ne devais pas rompre aussitôt un entretien où l'on franchit si facilement, à chaque mot, les bornes des convenances. Cependant, je me décide à vous répondre, moins pour me justifier, peut-être, que pour vous faire connaître un certain ordre d'idées dont vous ne soupçonnez pas même l'existence, à ce que je vois. Oui,

je l'avoue, j'ai commis une faute en croyant à la pure innocence de ces mille rapports que le monde autorise : en croyant à la droite simplicité de ceux qui m'entouraient spontanément de leurs prévenances et de leurs égards, en croyant surtout au désintéressement de ces âmes si nobles dans leurs discours, et qui m'offraient si généreusement leur appui et leur amitié. J'aurais dû me dire que le monde calcule jusque dans ses plaisirs, et qu'il ne se met pas en dépense sans en attendre de gros intérêts. J'aurais dû repousser du pied ces fleurs qu'on ne sentait sous mes pas que pour me déguiser des pièges, j'aurais dû savoir enfin que l'innocence est la risée du monde, qu'elle n'y est admise qu'à la condition d'y perdre bientôt ses douceurs et fraîches couleurs. Mon ingénuité, ma crédulité, voilà ma faute. Mais souffrez que je le dise, monsieur, je crois avoir seul le droit de me la reprocher et c'est ce que j'avais déjà fait avant que vous me la fissiez si vivement sentir. Je n'admets donc pas ces vaines accusations que vous avez osé me faire entendre. Vous n'avez point été trompé, monsieur, et pour être franche jusqu'au bout, j'ose dire aussi, moi, que vous seul avez essayé de me tromper, en m'enveloppant de vos artifices et en vous efforçant de dénaturer le sens de mes plus simples paroles et de mes plus naïves actions. Je vous ai montré de la confiance, vous croyant un ami ; mais je vous défie de me citer un mot, un seul mot qui puisse avoir une autre signification !

En parlant ainsi, Rosa avait insensiblement développé toute le mâle énergie de son caractère, et sa voix et son regard, empreints d'une noble fierté, donnaient encore à la force de son langage une inexprimable portée. Stanislas demeura confondu sous l'écrasante sincérité de cette réponse, et frémissant de colère, il ne songea plus qu'à faire retraite.

— Insister davantage, mademoiselle, ajouta-t-il d'une voix pleine d'amertume, ce serait réellement outrepasser ces convenances où vous me rappelliez tout-à-l'heure. Je sais trop bien à quoi m'en tenir sur vos sentiments à mon égard, je me retire, et ne vous importunerai plus désormais de ma présence.

Là dessus il prit le premier sentier qui s'offrit à lui, et courut à toute bride sans s'inquiéter de la direction que prenait son cheval. Semblable à une mer agitée qui pousse tumultueusement l'une sur l'autre ses vagues menaçantes, le cœur de Stanislas roulait dans un affreux désordre mille pensées incohérentes et furieuses : le dépit, la haine, l'envie, la vengeance, la jalousie s'emparaient tour à tour de son esprit et l'aiguillonnaient sans relâche de leurs traits empoisonnés. Où ira-t-il ? Que fera-t-il ! Raphaël d'abord sera sa victime, il a soif de son sang : et s'il faut aller jusqu'à l'insulte pour lui faire mettre l'épée à la main, il lui crachera au visage ! Le comte ! oh ! le comte, il connaît aussi le moyen de s'en venger : il déjouera ses projets, il dévoilera ses intrigues et ses complots, et il l'abandonnera aux mains impitoyables des Russes. Cette dernière pensée arrêta Stanislas, et il sent la rougeur de la honte se mêler sur son visage aux feux de la colère. N'est-ce pas en effet se couvrir d'ignominie ? Eh bien ! il se déclarera hautement l'adversaire du comte, il l'attaquera les armes à la main, et cherchera du moins sur un champ de bataille une honorable vengeance. Mais n'en aura-t-il pas moins honteusement livré sa patrie ? Et si elle est triomphante sans lui, quelle flétrissure ! Non, il ne peut se déshonorer ainsi : et alors, par un revirement soudain, Stanislas se résout à rejoindre ses amis. Il reprend donc, en se maîtrisant à grand peine, le chemin du rendez-vous indiqué.

— Je saurai bien obtenir satisfaction, se dit-il, sans compromettre mon honneur.

Tandis qu'il se dirige péniblement à travers les taillis et les buissons, un homme qui cherche à se cacher le suit de loin. C'est l'honnête Firley : il a remarqué depuis le matin le trouble étrange où son maître est plongé, et il tient essentiellement à en connaître la cause. Le ton animé avec lequel il l'a vu parler à la jeune comtesse, la rupture si brusque de cet entretien, ont singulièrement intrigué, monsieur l'intendant. Il soupçonne la disgrâce de Stanislas sans pouvoir la comprendre, car il ne redoutait pour lui qu'un trop heureux succès. Il a pu cependant observer les marques d'une violente colère, et en voyant son jeune maître courir ainsi à travers les bois comme un véritable insensé, il a résolu de le suivre, de l'aborder, s'il y a lieu, et de tirer avantageusement parti de cette grande fureur. Mais quel n'est pas son étonnement, lorsque, après une heure de marche, il voit, dans l'épaisseur des halliers, Stanislas saluer une assez nombreuse compagnie au milieu de laquelle il remarque le comte. L'espion tressaille de joie, et s'approche en rampant jusqu'à ce qu'il soit à la portée de la voix.

Cette réunion se tenait en pleine forêt, mais dans une direction tout opposée à celle où se donnait la chasse, qui d'ailleurs devait

être assez habilement conduite pour ne donner aucune alarme de ce côté. L'endroit depuis longtemps choisi pour ces conférences politiques était le fond d'un ravin abrupte, entouré de hauts buissons et ombragé par de grandes masses de pins sauvages qui forment sous leurs longs rameaux les plus sombres retraites. Là se trouvèrent à peu près à la même heure une vingtaine de personnes appartenant presque toutes à la noblesse—sauf quatre ou cinq délégués des villes environnantes, et notamment de Grodno et de Wilna. Le comte, qui préside l'assemblée et qui sent combien les heures sont précieuses en présence d'un ennemi campé dans son propre château et qui doit nécessairement y attirer dans un court délai des forces plus considérables, le comte expose rapidement et d'une voix animée les grands événements de Varsovie : et voilà, s'écrie-t-il en montrant son fils, un irrécusable témoin de cette étonnante révolution. Voilà pourquoi vous m'avez vu ce matin tenir tête à nos maîtres et mépriser leurs ordres : le temps de l'esclavage a cessé, et celui de la liberté recommence.

A ces mots un indicible enthousiasme s'empare de tous les conjurés, et oubliant leur propre sûreté, ils saluent de leur cris de joie la délivrance de la Pologne.

—Maintenant, messieurs, reprend le comte avec une entraînant énergie, nous n'avons plus à prévoir, à délibérer, à dresser des plans, il faut agir avec résolution et promptitude. La grande bataille commence, et j'ose dire que son succès dépend de notre intervention. Si la Lithuanie se lève en masse et se place courageusement entre l'armée du grand-duc Constantin, campée sous les murs de Varsovie, et les renforts qui ne tarderont pas à venir de la Russie, nous écrasons l'armée russe, découragée déjà par une première défaite, et, réunis à nos frères, nous nous portons tous ensemble sur nos extrêmes frontières pour y recevoir les nouvelles recrues du Czar. Montrons-nous dignes de la glorieuse tâche qui nous est confiée, et assurerons enfin à notre patrie une indépendance dont elle n'a été dépouillée que par la violence et la trahison. Nos pères ont cent fois protesté contre le joug odieux de la force hypocrite et brutale. Versons comme eux jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour maintenir contre la prescription l'intégrité de nos droits. Dans trois jours, messieurs, il faut que toutes nos forces réunies puissent marcher sur Grodno, et de là, doublées et triplées, sur Wilna, d'où nous pourrions aller vers le soulèvement de toute la Lithuanie. Songez que partout des frères opprimés attendent des libérateurs. Dès aujourd'hui j'arbore le drapeau national sur mes domaines. Ce sera, si vous voulez, notre centre, comme je me propose hardiment pour chef. Mes titres, vous les connaissez, j'ai débuté sous Kosciuszko et vieilli sous Napoléon ; j'ai conquis tous mes grades au prix de mon sang.

—Oui, oui, nous vous reconnaissons pour notre chef, s'écrie l'assemblée d'une seule voix, et nous vous suivrons partout où vous nous conduirez.

—Arrêtons donc nos dernières mesures, reprend le comte : et pour agir avec autant de prudence que d'audace, il est indispensable que nous nous comptions, afin de régler nos entreprises sur nos véritables forces. Vous allez donc indiquer ici tout à tour le nombre approximatif des hommes que vous espérez amener avec vous. Mon noble ami Raphaël, qui s'associe à tous nos projets, va relever cet état et le récapituler.

On procéda rapidement à ce recensement des futurs soldats de la Pologne, car on ne pouvait prolonger cette réunion sans s'exposer à éveiller de fâcheux soupçons. Tandis que Raphaël terminait cette opération dont chacun suivait attentivement les résultats, un des gentilshommes, Léopold Majoski, dont le nom a été prononcé au commencement de cette histoire comme un des prétendants à la main de Rosa, fit remarquer l'absence de Stanislas.

—Je connais la cause de son retard, dit aussitôt le comte, mais c'est comme s'il était parmi nous.

—Oh ! sans doute, reprit Léopold, je réponds de mon ami Stanislas.

—Messieurs, dit alors Raphaël, le relevé de nos forces forme un ensemble de trois mille hommes, sur lesquels six cents cavaliers bien équipés.

—Bravo ! s'écria gaiement le comte : avec cette troupe, je me fais fort de marcher sur Grodno et de l'enlever sans coup férir. Là nos forces seront plus que doublées, et je ne parle que des hommes sévèrement enrégimentés, car nous serons infailliblement soutenus par toute la population. Ainsi, messieurs, dans trois jours, autour du château de Biulewski ! Vous savez qu'il y a dans ces bois des amas d'armes cachés pour ceux qui en manqueront. A bientôt donc l'honneur de combattre et de mourir pour la Pologne !

Au moment où l'on se séparait en deux ou trois groupes pour aller rejoindre la chasse par divers côtés, Stanislas se montra. Il fut aussitôt entouré par ses amis, qui remarquèrent tous son extrême agitation et lui demandèrent avec intérêt quelle en était la cause.

—Rien, messieurs, rien, répond Stanislas en s'efforçant de reprendre contenance : mon cheval s'est emporté et m'a fait fournir une course assez périlleuse à travers les bois : c'est tout. On lui fit part alors de ce qui s'était passé, et il s'empressa de faire la déclaration de son contingent, qui devait s'élever à trois cents hommes. Le comte parut ne par s'apercevoir du trouble et de la froideur de Stanislas ; il l'accueillit avec la même distinction et lui parla avec la même franchise, comme si rien ne pouvait les diviser, ce qui ne laissa pas de surprendre et d'embarrasser le fier Stanislas, dont le cœur, après tout, ne manquait pas de générosité. Heureux si ses caprices ou ses passions n'avaient pas été sa seule règle de conduite. Mais Stanislas ne connaissait rien à ces luttes intérieures où l'âme, en se domptant et se maîtrisant elle-même, remporte une victoire plus grande que toutes celles qui s'obtiennent sur les champs de bataille. Il avait résolu de se venger, et si, plus calme, il avait dû rougir de vils projets de sa colère, il n'en avait cependant tout juste abandonné que ce qui ne lui paraissait pas compatible avec son honneur. Aussi, s'approchant de Raphaël au moment où celui-ci montait à cheval pour aller reprendre la place qui lui était si chère auprès de Rosa, il lui demanda d'un air riant et d'un ton dégagé quelques moments d'entretien. Ils s'écartèrent, et ayant chevauché quelques minutes ensemble, Stanislas s'arrêta, mit pied à terre, invita Raphaël à en faire autant, et sa physionomie changeant alors d'expression :

—Monsieur, dit-il, d'une voix brusque, c'est une explication ou plutôt une satisfaction sérieuse que j'ai à vous demander.

—Dont vous voudrez bien, sans doute, m'apprendre le motif, répondit Raphaël sans témoigner beaucoup de surprise, car il devinait parfaitement la cause de cette subite fureur.

—Le motif... le motif... répéta Stanislas, évidemment embarrassé, il est plus que légitime, et je vous prévins d'abord que je ne me contenterai pas de banales excuses, c'est du sang qu'il me faut.

—Soyez tranquille, mon cher Stanislas, reprit Raphaël avec sang-froid, je n'ai nullement l'intention de vous faire des excuses, attendu que je suis certain de ne pas vous avoir offensé. Quant à verser notre sang, je vais vous dire nettement ce que j'en pense, dès que vous m'aurez appris la cause de notre querelle, car je tiens absolument à ce que vous me la fassiez connaître.

—En bien ! s'écria Stanislas, passablement déconcerté par la tranquillité de son adversaire, vous n'ignorez pas la conduite du comte à mon égard, vous n'ignorez pas l'affront que je subis et que vous me valez : c'est assez, je pense, pour qu'un homme d'honneur exige une réparation.

—Un homme d'honneur (et rappelez-vous que c'est vous-même qui me teniez naguère ce langage), dès qu'une préférence a été marquée, se fait un devoir d'abandonner la place à l'heureux vainqueur.

—Oui, raillez-moi, je vous le conseille ! Mais rappelez-vous vous-même que je vous avais déclaré quelles étaient mes prétentions et mes droits : néanmoins, vous avez été sur mes brisées, vous avez perfidement détruit mes légitimes espérances, et moi j'ai juré de vous en faire repentir.

—Ainsi, dit Raphaël d'une voix toujours calme, parce que vous aviez jeté vos vœux sur une jeune personne, vous prétendiez l'obtenir même malgré elle, et l'arracher de vive force, au besoin, des mains de son père. Et c'est parce que j'ai commis l'insolence de ne pas déplaire que vous avez soif de mon sang et que vous me provoquez. Je vous plains, Stanislas, mais c'est tout ce que je puis faire si la passion vous égare. Je n'ai point la même excuse, et mon bonheur, à moi, me dit que ce serait commettre un acte d'insensé que d'accéder à vos singuliers désirs. De plus, et je suis fier de le dire, ma religion, d'accord avec la saine raison, réprouve ces combats de barbares. En quoi seriez-vous vengé, si je vous tuais ?

—Ainsi, vous ne vous battez pas ! s'écria Stanislas, d'autant plus furieux qu'il se sentait plus ridicule.

—Non, Stanislas, et vous pouviez vous en douter.

—Je vous y forcerai bien ; et saisissant un de ses pistolets dans les fentes de la selle de son cheval : ne me poussez pas au désespoir, reprit-il, en menaçant son adversaire.

—Si vous voulez m'assassiner, c'est différent, répondit tranquillement Raphaël, je ne puis vous en empêcher.

—Stanislas hésita devant le regard intrépide de son ami, et cette seconde réflexion lui montrait son crime et sa lâcheté, il jeta loin de lui son arme et s'enfuit précipitamment. A continuer.

UN INSTITUTEUR d'expérience qualifié pour une Ecole-Médèle; capable d'enseigner la langue anglaise avec une prononciation parfaite, pouvant prendre la conduite d'un écolier pour les cérémonies etc. etc, et enseigner la tenue des livres de comptes de marchand, les principes de l'arpentage, l'arithmétique dans toute son étendue, etc. désire se placer dans une paroisse au presche de Montréal autant que possible, il serait prêt à prendre engagement avec Messieurs, les Commissaires, présentement pour commencer au 1er. Juillet prochain, il faut s'adresser à Messire E. LECOURS, prêtre et curé à Châteauguay.
9 avril 1847.

MANUEL DE LA TEMPERANCE.

PAR LE R. P. C. CHINIQUY.

Approuvé par N. N. SS. les Evêques,

A VENDRE,

A L'Evêché de Montréal, rue St. Denis; chez Jos. Roy, écrivain, rue St. Paul; chez le Dr. CORÉ, droguiste, enseigne des rues Notre-Dame et St. Denis: et chez tous les libraires de Montréal.

Prix: Trente sous le volume.—12: la douzaine.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE M. OLIER,

FONDATEUR DE ST. SULPICE ET DE LA COLONIE DE MONTRÉAL,

AVEC PORTRAIT.

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Evêque, à l'occasion de la guérison de Sœur Marie S. Dufresne, à présent dite Sr. OLIER.

Se vend 15 sous chez M. Perrault, imprimeur, MM. Fabre et Cie., libraires, et chez les Portiers du Séminaire, du Collège, de l'Hôtel-Dieu et de la Providence.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE,

MONTRÉAL, 11e. NOVEMBRE 1846.

AVIS PUBLIC est donné par les présentes, qu'en conformité à l'annonce insérée dans le Canada Gazette de ce jour (14 novembre); en tête de Liste No. 7 des réclamations de Miliciens du "as-Canada, ce Bureau cessera, après le 30e. juin prochain, de s'occuper d'aucune réclamation, dont les avertis et autres papiers requis n'auroient pas alors été produits; et que tout Script, déjà fait, qui n'aura pas été réclamé, sera alors annulé.

UNE insertion mensuelle de Pavis qui précède jusqu'au 30e. juin 1847, dans la Minerve, l'Éclaireur des Canadas, les Mélanges Religieux, le Canadien, le Journal de Québec.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PER CENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les DÉPÔTS sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jendis ou Vendredis, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Épargnes de la Cité et du District, No. 45 grande rue St. Jacques, à côté de l'Onawa Hotel.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HÔPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Église attendus et annoncés dans le cours du mois dernier

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porté encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs

" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc, brochées tout en or.

" (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.

" Damas brochés en or et couleurs.

" (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BÉNÉDICTION.

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St. New-York.

AVIS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR capable d'enseigner Anglais et le Français.

ATELIER DE RELIEUR



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur Établissement de Reliure, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LES FRÈRES BOUQUENON, RELIEURS.

Leur Établissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Écoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en eût-elle à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patronneront.

CHAPÉLEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un AN, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix: 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPÉLEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

G. N. GOSSELIN, AGENT.

17 janvier.—11.

FRENIÈRE,

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrrier,

Doreur à l'huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poscur de Tapissierie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

Le Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Église, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VIEUX FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point l'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des États-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire.	Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire.	Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège.	Ste. Anne.
VAL. GUILLET.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPÉLEAU, IMPRIMEURS.